

[Courrier]

Hélène Matte

Numéro 72, hiver–printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46257ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Matte, H. (1999). [Courrier]. *Inter*, (72), 63–63.

Laisse-moi te raconter, mon ami, une péripétie rocambolesque.

C'est aujourd'hui mardi, jour de l'entrée libre au musée de Saint-Génie-de-mes-deux. Je m'y suis donc rendue aux petites heures afin d'y contempler les œuvres de Jean Matuvu.

J'ai pris l'avenue du Pont, piqué vers le boulevard du pape Innocent III et parcouru la plaine.

Je me suis trouvée face à l'architecture d'une ancienne prison travestie en temple de l'art, à la façade tout enfenestrée, toute miroitante et géométrique.

La lumière du matin, reflétée sur le verre teinté, allégeait la truculente structure aux pierres morcelées.

J'ai pénétré le bâtiment et me suis trouvée au seuil d'un hall immense.

Au centre de l'espace cubique et aérien, une console circulaire tenait en otage la dame de l'accueil.

Je fis volte-face et traversai le corridor de droite, puis, jusqu'à l'étage trois, je sautillai les degrés du large escalier, j'entrai enfin dans la septième salle.

Je dirigeai mon œil furtif vers la première toile exposée et m'en approchai pour en sonder la profondeur.

Penchée près de la croûte de couleur, absorbée par les textures sauvages, je ne sentis point la présence du surveillant.

Quel sursaut ! Quel étonnement j'ai eu !

Je frôlai la crise cardiaque lorsqu'il m'aborda gentiment :

– Veuillez enlever les bretelles de votre sac à dos.

– Quoi ! Pourquoi ?

– Vous pourriez accrocher un tableau !

– Quoi ? Mais ils sont déjà tous accrochés !

Il n'a pas eu l'air de comprendre, m'a regardée sèchement, j'ai donc obéi sans mot dire et poursuivis ma contemplation. J'eus peine à me concentrer car je savais désormais que, posté à ma diagonale, l'homme en uniforme m'épiait.

J'étais sa seule menace, le seul danger potentiel à la ronde. Évidemment, je n'espérais pas rencontrer une quelconque avant-garde au musée ; néanmoins, je ne croyais pas côtoyer cet espèce de soldat au *gare-à-vous*.

J'observai quelques détails frénétiques au coin de la toile. La voix autoritaire me dérangerait derechef, d'un ton légèrement plus élevé.

– Vous dépassez le périmètre, reculez !

– Mais je ne touche pas !

– Vos poussières pourraient la contaminer.

J'eus sans doute l'air de comprendre, car je me reculai prestement de quelques pas.

Cela me permit de voir toute l'aire de l'image. Elle mesurait bien un mètre de large par trois de long.

Je percevais peu à peu une forme surgir entre les traits expressifs et abstraits mais j'entendis :

« MADEMOISELLE, MADEMOISELLE ! ».

Je tournai mon regard méfiant et exaspéré vers la gueule sévère et rigide. Il ne bronchait pas.

– Et alors ? Qu'y a-t-il cette fois ?

– Mettez la main sur votre bouche ! Allez ! La main sur votre bouche ! cria-t-il subitement avec une telle violence que ma chevelure frémit.

– Votre haleine oxyde l'empâtement de la peinture ! tonitrua-t-il.

Ensuite, il n'eut plus besoin de m'expliquer quoi que ce soit pour que je saisisse la démarche à suivre selon la règle.

Sous la seule pression de son regard, mes jambes flanchèrent et c'est en pleine genuflexion que je poursuivis la visite.

Je me plantai devant chaque tableau pendant une minute et vingt-deux secondes (temps alloué, fidèle à la norme généralement établie), tout en retenant mon souffle.

Laisse-moi te dire, cher ami, que c'est là l'unique souvenir de ma visite. Je te confierais bien l'émotion m'ayant traversée devant l'art, mais l'endroit annihilait la splendeur et faisait avorter toute relation avec l'œuvre.

Mes tête-à-tête apnéiques, chaperonnés par un dictateur en germe, n'eurent point l'intimité nécessaire. Je désirais plonger en l'art, je ne frappai que l'encadrement.

Ton amie, Sarah Croché